

Journal de Roubaix

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78

Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 16 fr.

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A TOURCOING, aux bureaux du journal, rue Nationale, 78, et à la Librairie Waillet, rue de la République, 22. — A PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A BRUXELLES, à l'Office de Publications, 10, rue de la Saboterie. — A LILLE, chez M. HENRI LEBLANC, rue de la Station. — A LA ROCHE-LEZ-CAMBRAI, chez M. LEBLANC, rue de la Station. — A LA BIENVILLE, chez M. LEBLANC, rue de la Station. — A LA BIENVILLE, chez M. LEBLANC, rue de la Station.

CE NUMÉRO
Comprenant SIX PAGES
NE DOIT ÊTRE VENDU
QUE 5 CENTIMES

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Séance du mardi 20 novembre 1900

La séance est ouverte à 9 heures. Il y a tout au plus 50 députés en séance.

LE BUDGET

AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Après l'adoption du procès-verbal, on aborde la discussion du Budget des Affaires étrangères.

M. Marcel Sembat monte à la tribune pour terminer son discours, commencé dans la séance d'hier matin.

M. Marcel Sembat. — J'avais déclaré hier, qu'au point de vue chinois, la destination d'un généralissime allemand a été désastreuse.

M. Sembat. — En attendant, j'appelle l'attention de M. Delcassé sur le fait que, dans la séance d'hier, on a discuté le budget de la Marine.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

M. Delcassé. — On avait, il y a quelque temps, envoyé la France avec le généralissime. Ce qui se passe aujourd'hui, c'est tout autre.

On a parlé de deux jennes. Dans un pays libre, il n'y a pas deux, il y a vingt jennes différentes d'éducation, de caractère, mais réunies par le même amour de la patrie.

M. Delcassé. — Elle est immédiatement rompue. La discussion générale est close.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

M. Berthelot. — Je demande qu'on réserve les articles 3 et 7 jusqu'à la discussion du rapport de M. Bienvenu-Martin sur les protectorats.

semblable, mais nous demandons également la confiance de la Chambre qui nous paraît indispensable.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

M. Jourde. — On a voté les propositions avec le Vœu.

L'un est exactement le contraire de l'autre. M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

M. Pichon. — M. Pichon demande la priorité pour son amendement.

UN PÈRE QUI A TUÉ SA FILLE D'UN COUP DE REVOLVER

Bordeaux, 20 novembre. — Un commerçant de Bordeaux, loueur de charrettes, M. D..., a tué d'un coup de revolver dans la poitrine sa fille Yvonne, artiste dramatique.

L'ÉCHO DE PARIS ne publie qu'une interview de M. Firmin Faure. En voici un passage :

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Papillud se poursuit. M. Firmin Faure paraît, alors, en Cour d'assises.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

M. Firmin Faure, en venant à la tribune des renseignements, des documents, des témoignages, des preuves. Je n'ai pas voulu être un somnambule de la majorité et faire la Chambre juge de leur valeur.

FEUILLETON DU 21 NOVEMBRE 1900 N° 120

LES DEUX GOSSES

PAR PIERRE DECOURCELLE

TROISIÈME PARTIE

LE TRAIT-D'UNION

IX

Sur la plate

— Mais qui t'envoie si loin avec un pareil fardeau ? Ton patron ?

— Non, monsieur... Ce sont mes parents... Mon oncle et ma tante... Nous déménageons aujourd'hui, et il faut bien, n'est-ce pas, que chacun aide un peu ?

— Pourquoi n'ont-ils pas pris un homme pour transporter cette lourde charge ?

— Pourquoi ? Dame ! Je ne sais pas... peut-être parce qu'ils n'ont pas assez d'argent... Une nouvelle quinte de toux empêcha l'enfant de continuer.

— Mais c'est horrible, s'écria Ramon, indigné, de soumettre à un tel labeur un enfant dans cet état !

Celui-ci, cependant, tout en toussant effroyablement, faisait un geste doux de la main, semblant dire :

— Pardonnez-moi... c'est une minute de patience à prendre... je suis à vous tout de suite...

Et en effet, les yeux pleins de larmes, causées par la suffocation, tout hâletant encore, il avait un sourire sur les lèvres en répondant à M. de Montclair :

— Mes parents, d'habitude, ne m'en donnent pas tant à faire... Aujourd'hui, c'est par extraordinaire...

— Tu as une mère ?

— Non, monsieur, je suis orphelin... J'ai été élevé par mon oncle et ma tante... avec qui je suis enclavé.

— Et quels soins te donnent-ils ? Pourquoi ne t'ont-ils pas fait rentrer à l'hôpital puisque tu es malade ?

— L'hôpital ?... J'y suis allé, monsieur... On m'a renvoyé parce que les médecins ne savaient plus quoi me donner... Alors mon oncle et ma tante disent que ma maladie est incurable et que ce n'est pas la peine de dépenser de l'argent pour essayer de me guérir...

— Alors, ils ne font rien pour toi... et tu me disais que tu étais soigné chez toi ?

— Oh ! monsieur, c'est que j'ai un petit ami qui lui aussi pense comme vous que les médecins et mes parents se trompent, et il me donne des médicaments... — Un ami ?

— Oui, un camarade élevé avec moi, un cousin même... Nous nous connaissons depuis notre naissance et nous nous aimons bien... allez ! je me souviens que je peux être guéri, et il m'a acheté des drogues, de l'huile de foie de morue, des pilules, un tas de choses, avec l'argent de ses petites bénéfices... Il dit que cela me sauvera.

L'enfant s'arrêta un moment, fatigué de parler ;

puis, avec un sourire navrant, tandis que son visage rayonnait d'un enthousiasme naïf et d'une affection fraternelle, il reprit :

— Vous savez, je ne le crois pas beaucoup... J'ai l'idée que les médecins disent la vérité et que je vais bientôt mourir... Mais il pleure quand je lui dis cela... et moi moi ! Je fais semblant de l'écouter et je bois toutes les drogues qu'il me donne... parce que j'aurais honte d'être mort pour ne pas avoir eu de la confiance.

— Fanfan !

— Oui, c'est le nom de mon ami...

— Il s'appelle Fanfan ? répéta Ramon d'une voix toute vibrante d'émotion.

— Oui, monsieur... Je ne l'ai jamais appelé autrement.

— Et son autre nom ?... son nom de famille ?

— Son nom de famille ?... Je ne sais pas, monsieur... Moi, je m'appelle Claudinet... Mon oncle La Limace et ma tante Zéphyrine ont des parents, ou au moins c'est ce qu'ils disent, et ils ont un petit ami qui lui aussi pense comme vous que les médecins et mes parents se trompent, et il me donne des médicaments... — Un ami ?

— Oui, un camarade élevé avec moi, un cousin même... Nous nous connaissons depuis notre naissance et nous nous aimons bien... allez ! je me souviens que je peux être guéri, et il m'a acheté des drogues, de l'huile de foie de morue, des pilules, un tas de choses, avec l'argent de ses petites bénéfices... Il dit que cela me sauvera.

L'enfant s'arrêta un moment, fatigué de parler ;

La Limace !

— Oui ! il s'en souvenait bien ! Il n'y avait pas d'hésitation à avoir.

C'était bien le nom caractéristique, le sobriquet réjouissant que le misérable avait dit lui appartenir.

Alors Ramon eut à la fois comme un éblouissement de folle joie et un frisson de terreur ; une ivresse de bonheur de penser qu'il avait enfin retrouvé l'enfant perdu, un effroyable crainte de se tromper encore... pour la centième fois...

— Et puis, pensa-t-il, tandis que ses sourcils se froncèrent sous une pensée sombre, même si c'est l'enfant, l'enfant chassé par moi... ce n'est pas mon fils !

Il redevenait calme, presque froid.

— Il ne s'agit pas de quel d'un devoir à accomplir... Réparer, s'il le fallait, une exagération possible dans la punition infligée.

Calmer un remords aussi n'aurait-il pas sa valeur à lui-même.

— Mon enfant, dit-il à Claudinet, vos parents ont cru sans doute beaucoup moins long le chemin que vous avez à parcourir... Je vais faire conduire votre voiture par un homme... Nous nous en irons ensemble tranquillement ensemble, car je vous accompagnerai jusque chez vous, afin d'excuser votre retard et d'expliquer mon intervention.

Claudinet hâta, voulant refuser ; mais, épuisé par la course déjà faite, qui n'était que la moitié de celle

qu'il avait à accomplir, il n'eut pas le courage de dire non.

Ramon le mena dans un petit restaurant qu'il trouva sur la route et le fit manger, tandis qu'un commissionnaire traînait la voiture jusqu'à l'Église Saint-Arme, derrière les murs dans lequel il reçut l'ordre d'attendre que Montclair et l'enfant le rejoignissent.

— Oh ! Monsieur, disait en déjeunant celui-ci à Ramon, qu'il ne savait comment remercier de sa délicate et charitable assistance, et vous sachiez comme il est gentil Fanfan !... J'ai souvent pensé au regard qu'il n'était pas du même monde que nous.

— Mais, puisqu'il est le fils de ton oncle, il est de ta famille il est ton cousin...

— Oui, c'est vrai. Et pourtant, si vous causiez avec lui, monsieur, vous comprendriez, il me semble, qu'il y a une différence, et une grande, entre lui et nous. Il a des idées, des paroles qui m'étonnent, qui me font du bien et que j'ai vu tout naturellement... C'est pour cette raison ? répéta Ramon.

— Sous la légère surexcitation du modeste repas qu'il venait de prendre, Claudinet bavardait avec un abandon inusité.

— Pour cette raison ? répéta Ramon.

— Tenez, monsieur, je vais peut-être vous dire une bêtise... excusez-moi... Mais je ne veux pas croire que Fanfan soit l'enfant de mon oncle La Limace.

(A suivre). Pierre Decourcelle.